Grock

Autor(en): **Grock**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 8

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847461

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GROCK

Nous avons le privilège accordé par la Maison d'Editions Pierre Horay de publier en couverture la photographie en couleurs de Grock et de donner en exclusivité à nos lecteurs quelques souvenirs typiquement suisses de sa vie, tour à tour comique, divertissante et émouvante.

Biel (1) est restée dans ma mémoire comme l'une des villes d'Europe les plus remarquables et les plus charmantes.

Les trois cinquièmes des habitants étaient d'origine germanique, les deux autres de souche italienne. On enseignait l'italien et l'allemand dans les écoles ; à l'hôtel de ville, on usait de l'allemand et du français. Et les pompiers obéissaient à des commandements faits en deux langues.

De toutes les villes de Suisse, Biel était la moins bourgeoise. Elle fournissait les meilleurs musiciens et les gymnastes les plus habiles. Mais un vrai Suisse pinçait les lèvres quand il apprenait que vous étiez né à Biel. Un pur Biélois n'avait qu'un maigre compte en banque et se permettait des actes choquants pour le reste du pays.

Je ne sais plus s'il me fallut aller à Biel pour devenir Grock ou si je suis devenu Grock pour avoir été à Biel. C'est là que mon désir de devenir artiste trouva sa pleine mesure.

Nous arrivâmes à Biel quelques jours avant le carnaval. Les baraques foraines se pressaient les unes contre les autres sur la place du marché. Comment m'y étais-je pris pour réunir l'argent nécessaire, je ne m'en souviens plus, mais je visitai toutes les baraques où s'exhibaient clowns et acrobates.

J'y vis un clown qui jouait du xylophone — instrument peu connu à l'époque — et qui tirait des sons mélodieux en frappant des bouteilles pleines d'eau.

Aussitôt revenu à la maison, je courus à la cave, réunis toutes les bouteilles vides que j'y trouvai, les emplis d'eau et les frappai tour à tour, au moyen de deux cuillers à thé. Mon père, qui m'avait regardé faire, me tailla deux petits maillets de bois beaucoup plus pratiques.

Mon premier instrument excentrique était né.

Mon père reprit un restaurant : « Le Paradiesli ». Il existe encore aujourd'hui et je ne manque jamais d'y aller retrouver mes vieux souvenirs, lorsque je suis de passage à Biel.

Nous restâmes un temps record dans cette maison : deux ans. C'est là que je fis mes débuts artistiques.

Nous avions un piano. Ma sœur et moi prenions des leçons de musique. En dehors du piano, j'étudiais aussi le violon. Il ne nous fallut pas une année pour en venir à donner des petits concerts à nos clients. On était beaucoup moins exigeants alors qu'aujourd'hui où règne la radio.

Je construisis un chevalet de bois sur lequel j'attachai mes bouteilles et, pendant que Jeanne jouait du piano, je tapais sur les bouteilles ou grattais mon violon, à tour de rôle.

Un jour, je montrai à mon père un catalogue que l'on m'avait donné, représentant tous les instruments de musique possibles et imaginables : xylophones, vérillons, harpes, chapeaux chinois, que sais-je ? Je montrai ce catalogue sans arrière-pensée car nous n'étions pas assez riches pour que mon père pût me faire cadeau de l'un de ces instruments.

— Cherche là-dedans deux ou trois choses. Mais pas les plus chères !

Je crus avoir mal entendu.

...Nous pourrions peut-être essayer avec un xylophone, un vérillon et une harpe ? Hein ? Peut-être serait-il possible d'y ajouter un chapeau chinois et une flûte.

Jamais je n'aurais cru mon père capable de traiter avec une telle légèreté une affaire qui me tenait tant à cœur !

— ...Si tu me promets d'être très attentif en classe et de n'abandonner ni le piano ni le violon, je ferai venir ces instruments. Pas tous à la fois, bien sûr. Nous commencerons par le xylophone dont tu étudieras le maniement à fond. Les autres instruments suivront, de la même façon.

J'avoue avoir eu honte de moi.

Nous tînmes parole tous les deux.

Au bout de six mois, je possédais tous mes instruments de musique. Ils avaient dû coûter plus de deux cents francs, ce qui représentait une petite fortune, pour l'époque, et surtout pour nous.

Jeanne restait fidèle au piano et m'accompagnait. Nous jouions chaque soir devant nos clients. Peut-être était-ce l'une des raisons de la mauvaise marche de l'affaire.

★

« Brick et Grock » restèrent chez le père Schmidt jusqu'au mois d'octobre 1904 et voyagèrent par toute l'Europe. La tournée prit fin à Genève parce que Schmidt vendit son cirque et prit sa retraite. Il mourut quelques années plus tard. Sa femme fut tuée par un vagabond.

Dès la première année, Brick et moi étions déjà en mesure de nous acheter de nouveaux costumes et de remplacer nos instruments. Nous nous entraînions sans relâche et notre numéro ne tarda pas à avoir la répu-

(1) *Une seule réserve : Monique Thiess, la traductrice, a semblé ignorer que Biel s'appelle Bienne pour tous les Suisses de langue française.*

tation d'être le meilleur en son genre. On me désigna comme le meilleur voltigeur du temps. Je n'avais plus à me préoccuper de mes engagements et je grimpais lentement, mais sûrement.

Nous quittâmes Genève pour discuter d'un contrat avec le cirque Buro, à Lyon. J'étais plus élégant qu'autrefois et le directeur eut de la peine à me reconnaître.

— Vous êtes Grock ? Je n'en savais rien lorsque je vous ai engagé !

Un de mes vieux amis, le clown Fernandez, que j'avais perdu de vue depuis longtemps, s'approcha de moi :

— Que fais-tu ici ? Tu es sans travail ?

— Mais non. Je commence ce soir.

— Où donc ?

— Au cirque Buro.

— Chez nous ? Mais tu ne figures pas sur les affiches.

— Comment ! Et cela, qu'est-ce que c'est ?

— Brick et Grock ? C'est toi ?

— C'est nous.

— Grock est un formidable acrobate. Alors, tu es Brick ?

— Non, je suis Grock !

A l'issue de la première séance, le directeur vint nous féliciter dans notre loge. Un homme l'accompagnait qui désirait nous parler. Je n'oubliai pas cette conversation de si tôt. Lorsque ce monsieur nous quitta, nous avions en poche un engagement pour le cirque Médrano, à Paris. Notre premier contrat pour l'un des premiers cirques de l'une des capitales de l'Europe. Notre sort en dépendait...

Brick était unique. Nous avions vraiment un succès considérable et les offres d'engagement nous submergeaient. Nous étions heureux. Sans être déjà des étoiles, nous étions de tous les programmes de valeur.

Pendant deux ans, on nous vit en France, en Belgique, à Tunis, en Italie et en Espagne. En février 1906, on nous engagea à Buenos-Aires, au théâtre Saint-Martin transformé en cirque. Le voyage se fit sur « L'Italia ». En cours de route, une avarie au gouvernail contraignit le navire à relâcher pendant presque une semaine sur une petite île peuplée d'indigènes à la peau sombre.

L'ennui nous incita à tenter une expérience.

Le soir était venu. Comme toujours, les naturels du pays nous entouraient, curieux de la vie et des mœurs européennes. Brick et moi nous décidâmes soudain de donner une représentation. Nous étions curieux de voir leurs réactions.

Le résultat fut inattendu. Ils prirent nos blagues fort au sérieux. Quand Brick me tança pour mes balourdises, on entendit des bruits de sanglot dans l'assistance. Mais quand je culbutai et roulai dans le sable à la suite d'un coup de pied de mon partenaire, reçu au bon endroit, ce public étonnant se mit à pousser de tels hurlements de désespoir que nous nous arrêtâmes de jouer.

Ils se calmèrent lentement. Mais Brick avait tout perdu à leurs yeux. Une vieille m'apporta, en guise de consolation, le cuissot de je ne sais quel animal. Les autres me firent présent de fruits qu'ils déposèrent à mes pieds. Par gestes, ils me firent comprendre que si je voulais me venger du méchant Brick, ils m'apporteraient assistance. Je tendis le poing dans la direction de ce dernier et toute l'assistance m'imita.

Le lendemain, nous partions et, quinze jours plus tard, nous étions à Buenos-Aires.

★

Un jour, c'est devant l'oncle du roi, le duc de Connaught, que je présentai mon numéro, au « Jockey-Club ». La salle ne contenait que cinq cents personnes et le Tout-Londres était là. Les applaudissements, bien qu'étouffés, furent enthousiastes. Je m'étais à peine dégrimé qu'un valet en livrée vint me demander de bien vouloir venir quelques minutes dans la salle du club. Je le suivis jusqu'à une table occupée par plusieurs messieurs qui se levèrent à mon arrivée et me serrèrent la main. J'avais appris l'anglais et je pouvais passer pour être du pays dans une conversation superficielle.

Churchill était au nombre de mes hôtes. Il fumait déjà ses célèbres cigares. Il prit tout de suite l'initiative :

— Monsieur Grock, vous admettez que les Anglais sont à présent les meilleurs comiques du monde ?

— Me comptez-vous dans le nombre ?

— Evidemment, pourquoi ?

— Mais, je ne suis pas Anglais.

— Vous n'êtes pas Anglais ?

— Non.

— Ce n'est pas possible. Qu'êtes-vous donc alors ?

— Suisse.

— Suisse ? Je connais fort bien votre pays, mais j'ignorais que la Suisse exportât des comiques ? Ne voulez-vous pas vous faire naturaliser, pour me donner raison ?

Tout le monde rit, moi aussi.

— Disons donc que les meilleurs comiques sont les Anglais et les Suisses.

— Non ! Ce sont les Suisses et les Anglais !

Charmant, n'est-ce pas ?

Mon nom s'étalait en lettres énormes sur le « Coliseum » et ce devait être le point le plus éclairé de Londres car on le voyait, la nuit, d'avion.

Avant mon entrée, le « Coliseum » avait la réputation d'être un « cimetière de comiques ». On y riait rarement. Le plateau était tout simplement trop vaste pour une poignée d'artistes. Peu à peu, les Anglais prirent l'habitude d'aller au « Coliseum » pour s'amuser. Chaque semaine, le programme affichait des comiques et l'on s'y rendait pour voir Grock, même quand il n'était pas là.

Il y avait de quoi être content, non ?

★

Avant de quitter l'Angleterre, je reçus l'ordre de me présenter au consulat suisse au sujet de ma taxe militaire. J'y appris que, pour les Suisses vivant à l'étranger et libérés du service militaire, la taxe avait doublé depuis quelques années.

Je ne sais pas si cela vous fait le même effet qu'à moi, mais je ne peux souffrir les impôts... je préfère encore les moustaches. Et, le fait qu'ils fussent doublés me les rendait encore plus antipathiques. Je le dis sans ambages à l'employé du consulat. Je ne suis pas ennemi de donner une livre de pourboire, mais c'est une question de principe... enfin, vous me comprenez.

L'employé se replia sur lui-même.

— Si vous avez quelque plainte à formuler, il faut vous adresser directement au consul. Moi, je ne peux rien pour vous.

Je suivis son conseil. Je dis trouver inadmissible de devoir, sans aucun avis préalable, payer le double de la taxe habituelle.

Que feraient les pauvres gens qui comptaient sou par sou ?

— Quel est votre métier ? demanda le consul.

— Je suis l'habilleur et le chauffeur de Grock.

— Qui est Grock ?

— Vous ne le savez pas ?

— Non, je le regrette.

Tu vois ça, me dis-je ? Ton nom est la plus grosse attraction du « Coliseum », il scintille en lettres gigantesques, tous les soirs, sur Londres, et mon consul ne sait pas qui est Grock !

— N'êtes-vous jamais passé devant le « Coliseum » ?

— Non. Je ne suis à Londres que depuis peu de temps.

C'était une circonstance atténuante. Mais je m'inquiétais au sujet de mes impôts.

— J'entrerai en rapport avec M. Grock, déclara le consul, auquel je laissai le nom et l'adresse de mon « employeur ».

A peine étais-je chez moi que le téléphone sonna. On demandait à parler à M. Grock.

— C'est moi.

— Ici, le consulat suisse. Nous désirons savoir si vous avez à votre service un employé du nom d'Adrian Wettach ?

— Oui, en effet. Je l'ai depuis plusieurs années comme chauffeur et habilleur.

— Pouvons-nous savoir combien il gagne chez vous ? C'est au sujet de la taxe militaire qui est calculée d'après le traitement.

— Dix livres par semaine.

— Merci infiniment et excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Je vous en prie. Je suis à votre entière disposition.

Deux jours plus tard, Adrian Wettach reçut de nouveau l'ordre de se présenter au consulat. Cette fois-ci, l'employé fut fort courtois.

— Nous nous sommes renseignés à votre sujet auprès de M. Grock et, proportionnellement à vos gages, vous n'aurez à payer en tout que cinq livres. Cela vous convient-il ?

— Mais très certainement. Puis-je vous régler tout de suite ?

★

Paris me dédommagea de tout cela. Je n'avais jamais été tant fêté que je le fus à l'Alhambra, place de la République. Les places étaient louées longtemps à l'avance et je recevais un cachet royal. Je me rendais compte que j'avais atteint le sommet à tel point que je ne pouvais monter plus haut !

Un soir, un journaliste du « Basler Nachrichten » se présenta. C'était la première fois qu'un journal suisse s'intéressait à moi.

— Vous préférez sans doute parler votre langue maternelle ? me dit-il en anglais.

L'instant était venu que j'avais attendu depuis si longtemps.

— Si curieux que cela puisse vous paraître, ma langue maternelle n'est pas l'anglais.

— Vous n'êtes pas Anglais ? Mais, cependant, les journaux disent...

— Les journaux ! Vous êtes journaliste et vous croyez ce que disent les journaux !

— C'est-à-dire que... Mais, dans ce cas ?...

— Je suppose que vous êtes Suisse ?

— Oui, naturellement.

— Eh bien, nous sommes compatriotes.

Il resta bouche-bée.

— ...Cela vous étonne, n'est-ce pas ? J'avais des raisons personnelles pour ne pas le crier sur les toits. Mais, maintenant, vous pouvez écrire tranquillement : Grock est Adrian Wettach, du Jura bernois.

Cette nouvelle passa dans toute la presse suisse.

Quand mes tantes avaient déclaré ne plus vouloir avoir affaire avec le « saltimbanque » et s'étaient fâchées avec ma famille, j'avais dit à ma mère : « Je reviendrai quand je serai célèbre. » L'heure était venue. Je revoyais défiler devant moi les visages de ceux qui m'avaient renié, qui étaient allés jusqu'à me prédire l'échafaud.

Lors d'une matinée, à Paris, j'eus une très grande surprise. Je sortais de scène quand je me trouvai nez à nez avec Antonet. Il y avait neuf ans que nous ne nous étions pas vus.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et c'est ensemble que nous allâmes au café de l'Alhambra.

— J'étais dans la salle, dit Antonet.

Il marqua une pause. Il avait parlé sur un tel ton que cela rendait tout compliment superflu.

— Pourquoi n'es-tu plus avec Walter ? lui demandai-je.

— Il y avait une trop grande différence entre vous deux. Et il n'acceptait aucun reproche. J'ai un nouveau partenaire. Il n'a pas l'expérience de Walter, car il n'est pas encore formé. Mais un jour, il le dépassera.

Cette rencontre et cette approbation, brève mais combien belle, me mirent de bonne humeur. Ce soir-là naquit un de mes meilleurs gags. Celui de l'archet. Vous le connaissez certainement.

Tout joyeux, je le lançai de façon à ce qu'il tournât deux ou trois fois sur lui-même avant de le rattraper pour continuer à jouer. Mais... ma main se referma sur le vide et l'archet tomba par terre. Cela me contraria un peu. Le public dut s'en apercevoir car il rit. C'est

(Suite page 13).

(Suite de la page 5)

toujours la même chose, quand un clown se fâche. Attendez, vous n'avez rien vu, me dis-je. Je rejouai un petit morceau, lançai mon archet en l'air et le manquai au passage, volontairement. Apparemment furieux, je frappai du pied et fis claquer mes doigts. De grands rires accueillirent cette manifestation. Je sentais que j'avais mis la main sur un bon truc, mais je n'en prévoyais pas l'ampleur. Tout Paris en parla bientôt.

★

Ma qualité de Suisse me permet de dauber sur mon pays. Mais je ne le tolérerais pas de la part d'un autre.

L'histoire se passe — en Suisse — dans une ville que je ne veux pas nommer. J'avais à jouer et je venais d'arriver sur place lorsqu'un homme se présenta à moi et me demanda, avec courtoisie, si j'étais en possession de mon permis de travail pour la Suisse. Je pensai avoir mal entendu.

— Comment dites-vous ?

— Je voudrais votre permis de travail, s'il vous plaît.

— Mais ce n'est pas sérieux ! Aucun pays du monde ne réclame de permis de travail à un artiste ! Et, qui plus est, vous me le demandez, à moi, dans ma propre patrie ?

Et je ne pus m'empêcher d'ajouter :

— Et Grock, même s'il n'était pas Suisse, Grock doit-il avoir un permis de travail ?

Dans ces cas-là, je peux le prendre de très haut.

— Je regrette, mais c'est le règlement. Si vous n'êtes pas en possession de ce document, il vous faut verser une amende de cent cinquante francs. Cela, d'ailleurs, ne retire en rien l'obligation d'avoir un permis de travail en règle.

Cela me fit sortir de mes gonds.

— Ah, c'est comme cela ? Je ne passe qu'une journée chez vous et vous aurez vos cent cinquante francs ! Mais écoutez bien : je verserai le cachet que me vaudra ma représentation, intégralement, à la Croix-Rouge. Si les gens de votre service ont le triste courage de retirer leur part de cet argent destiné aux pauvres, il leur en cuira ! Retournez donc voir votre chef de service et saluez-le de ma part.

Il partit, l'échine basse.

Mais les deux mille francs que me coûtera cette leçon ne me semblèrent pas trop cher.

GROCK.

(Suite de la page 11)

Fondation Général-Guisan pour les soldats et leurs familles, créée sur mon initiative, et dont l'objectif était de créer un véritable village où les familles des soldats malades auraient pu habiter pendant que les pères étaient en traitement. Nous avons acheté à cet effet un terrain à Montana, mais les fonds n'étaient pas suffisants pour construire. Actuellement, les scouts campent sur ce terrain, et les intérêts de la Fondation (capital : environ 800.000 francs) permettent de financer l'apprentissage d'un certain nombre de jeunes gens méritants dont les pères ont été touchés par la maladie ou des accidents pendant leur service militaire.

— Pensez-vous retourner bientôt à Paris ?

— Je n'ai aucun projet de cet ordre. Par contre, à la fin de juillet et avant que vos lecteurs ne lisent ceci, j'aurai fait, avec Mme Guisan, un voyage en Yougoslavie. On lance, en effet, à Rijeka, un nouveau navire qui porte mon nom, et qui remplace un homonyme vétuste. Ce « Général-Guisan » appartient à une compagnie suisse, qui a son siège à Lausanne, il battra pavillon suisse..., et j'espère bien qu'on me donnera l'occasion de voir s'il navigue bien !

— Mon Général, vous cultivez aussi, je crois, l'art d'être grand-père ?

— Effectivement. Ma fille, qui a épousé un médecin installé à Berne, a un fils et une fille. Le garçon — dix-neuf ans et demi — entre aujourd'hui même à l'école de recrues de Monte-Ceneri, dans l'artillerie motorisée. Artilleur comme son père, et comme son grand-père (*Réd.* : le Général)... Uniforme mis à part, il est étudiant-ingénieur au Poly de Zurich. Quant à sa sœur, qui a 18 ans, elle fait actuellement un séjour en Angleterre. Sinon, étant en vacances, elle serait certainement ici, à Verte-Rive...

Je sens passer dans la voix du Général un rien de regret. Sans aucun doute, il aime voir sa maison animée par des rires jeunes. Mais c'est son petit-fils dont il est le plus fier :

— De Monte-Ceneri (Tessin), il ne pourra naturellement pas venir me voir à Lausanne : le trajet est trop long. Mais je lui ai dit : « Le premier dimanche où tu rentreras à Berne, fais-moi signe. J'irai te voir dans ton uniforme. »

Au début de l'entretien, le Général avait tiré d'un bar subtilement camouflé dans la bibliothèque, sous des reliures de « Revue militaire suisse », un flacon au contenu ambré. J'ai replié mon bloc-notes, jeté un coup d'œil par la fenêtre (« Nobs » avait fini par rentrer chez lui), et écouté ce si jeune octogénaire conter force anecdotes. Permettez-moi de terminer sur celle-ci :

Pendant son dernier séjour parisien, le Général Guisan sort un beau matin de son hôtel et prospecte l'horizon pour trouver un taxi. Un employé (chasseur, groom ou portier) se précipite et, séduit sans doute par la belle tête et le port splendide de ce client, l'interpelle :

— Votre voiture, mon Prince ?

— Je regrette..., je n'en ai pas.

L'autre lui jette une grimace désabusée et rétorque :

— Ben alors, c'est comme moi !

Jean-Pierre NICOD.

REDACTION : SILVAGNI-SCHENK, 17bis, quai Voltaire. — GERANT : F. LAMPART
SIEGE SOCIAL : 10, rue des Messageries, Paris, Xe. C.C.P. Messager suisse de Paris 12273-27. — Prix de l'abonnement : Fr. 500
IMPRIMEUR : A. COUESLANT, 1, rue des Capucins, Cahors (Lot). — 91.306. — Dépôt légal : III-1957 N° 31./1957

La revue n'est pas vendue au numéro, mais uniquement par abonnement. « Le Messager » n'est pas en vente publique. Pour vous le procurer, adressez-vous au siège du journal.